

● LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH, de l'Académie française

Le Crépuscule, au loin, d'Elie Wiesel

Dieu est-il fou ?

L se trouve donc encore des hommes de pensée respectables, puisque invités en public - Maurice Bardèche, le 3 avril, à « Apostrophes », - pour affirmer, aussi vrai que le Père Goriot est de Balzac, que leurs amis politiques, en réclamant aux Allemands, sous l'Occupation, la déportation des juifs, grands et « petits » (déjà, cette précision, pas ragoûtant !), le faisaient sans se soucier de la destination, imaginant Dieu sait quel eden en Ukraine ; pas Dachau, en tout cas, pas la mort lente et sûre... Heureusement que Roger Grenier et Bernard-Henri Lévy étaient sur le plateau pour relever le propos infâme ! Quand donc finira-t-il, ce gros mensonge d'enfant pris la main dans le sac ?

Le détail de l'horreur, soit, on ne pouvait le concevoir avant le retour, en 1945, des rares rescapés. Mais l'issue finale annoncée par Hitler dès 1938, méthodiquement agencée dès 1941, qui pouvait en douter ? Ni les familles épargnées, ni les écoliers et lycéens aux camarades disparus, ni les autorités françaises livreuses des « contingents » exigés (et au-delà !), ni les riverains du Vel'd'Hiv, de Drancy, de Compiègne, de Beaune-la-Rolande... : cela fait du monde ! Quand on propose à l'ennemi des solutions pour se débarrasser de compatriotes ou d'hôtes, on se renseigne d'abord sur les conséquences, messieurs les « martyrs de l'épuration » ! Des vacances en Ukraine ! Mais de qui se moque-t-on ? Et comment s'étonnent-ils, ces farceurs, après avoir secondé la justice de l'ennemi, que passe celle des victimes ?

On croyait l'affaire entendue, mais non : la vérité est à redire sous peine que triomphe le mensonge, aidé de sa vieille alliée l'envie, bah !, de tourner la page. L'émission de Pivot est venue à point. Un peu plus, moi-même, je me disais en lisant le dernier roman d'Elie Wiesel, évidemment consacré à l'Holocauste, comme toute son œuvre : « Encore ? » Et la preuve tombait au même instant qu'il avait raison. Lui qui fut l'un des rares à réchapper, et à seize ans, donc avec du temps devant lui pour témoigner à nouveau, un jour sa voix s'éteindra. Qui d'autre criera, après lui, face aux menteurs de plus en plus ragailardis et écoutés ? On devrait inscrire le Crépuscule, au loin au programme de toutes les écoles ; et le donner à copier à M. Bardèche !

RAPHAEL LIPKIN est né dans un ghetto d'Europe centrale, avant la guerre. Sa famille a été exterminée par les nazis. Il a fui en Pologne. Les Soviétiques, à leur tour, l'ont enfermé. Il a fini par gagner l'Allemagne, l'Amérique. Dans ses pérégrinations, entre deux gares et deux centres d'accueil, il a rencontré un passeur de la « Briha », ancien des Brigades

internationales, un nommé Pedro, qui a disparu en 1946 lors d'une mission à l'Est.

Un mystérieux correspondant a averti Raphaël que Pedro se trouvait peut-être dans une clinique d'aliénés new-yorkaise. Raphaël s'y rend. Il se fait engager comme bibliothécaire. Il étudie de près les pensionnaires, dans l'espoir de reconnaître son ancien sauveur. Il croise d'autres rescapés de l'épouvante. Il remue les souvenirs de ses fuites. Il a dû sa vie au hasard, comme souvent lors de persécutions. Et ce passé de loterie l'a rendu fou lui-même. D'une folie singulière, celle que donne la recherche éperdue des causes et du sens de ce qu'on subit.

Les romans de Wiesel n'ont pas de commencement ni de fin. Ils sont écrits en marge des Ecritures avec les lambeaux d'une mémoire collective rendue démente par le malheur. La folie y déborde sur l'histoire, et inversement, l'une étant le délire de l'autre.

LES personnages n'ont pas de destin individuel. Ce sont les bribes d'une parole venue de plus loin qu'eux, les jouets d'un sort qu'ils interrogent à l'infini. Comment échapper ? Comment ne pas parler sous la torture ? Que penser des bourreaux, de la vengeance ? Pourquoi tout cela ? Telles sont les questions qui les taraudent à chaque page, et changent leur conscience meurtrie en clinique psychiatrique.

Ecrivain religieux, Wiesel en revient toujours à la même interrogation : pourquoi Dieu a-t-il toléré « cela », qu'il pouvait empêcher ? Que veut-il dire par cette effrayante indifférence ? Et s'il était fou ?

C'est peu dire que les personnages de Wiesel n'ont pas de biographies séparées. Ils n'ont pas de contours. Tels les « dibbouks », ce sont des âmes errantes à la recherche d'une réparation, et investies du devoir de témoigner. Ils savent que la vérité tient à un fil, à un enfant tombé dans la fosse des fusillés avant de recevoir la balle du peloton, et qui a rampé parmi les cadavres des siens, mû par une force formidable, au-delà de l'envie de vivre, la peur qu'un jour le mensonge ne règne, profitant de ce que la vérité est lassante, quand elle n'est pas indicible.

En cherchant Pedro dans le non-lieu hors du temps qu'est l'oubli, et que figure la clinique new-yorkaise, Raphaël se rappelle certains propos de son ami : « Il n'est peut-être pas donné à l'homme d'effacer le mal, mais il peut en être la conscience ; il ne lui est pas donné de forger les gloires de la nuit, mais il peut les attendre, et ensuite les raconter. »

(Suite page 20.)

→
TSUP